









# Les Hommes célèbres de chez nous

3° — LES COMTES AMOVIBLES (Suite)

## Rodolphe ou Rodolfe

On n'est pas bien fixé sur ce personnage qui, au dire de M. Alfred Massé, aurait été comte amovible de Nevers, de 935 à 947. L'abbé Crozier pense qu'il ne fut qu'un vicomte du duc de Bourgogne. M. de Lespinasse prétend qu'il ne fut qu'un avec Raoul, qui s'intitula « Rodolfus comes » quand il administra Autun et Nevers, avant de devenir roi de France. Parmentier dit que Rodolfe mourut en 947, ce qui ne correspond pas à la date de décès du roi Raoul (936).

## Séguin II

D'après Parmentier, Séguin II aurait succédé à Rodolfe comme comte de Nevers en 947. Guy Coquelle fait allusion à ce personnage et à son épouse, la comtesse Berthe, au sujet de deux seigneuries données à l'église Saint-Cyr, l'une à Viviers, avec les églises de Druy et de Sougy, l'autre à Ville, avec son église. En 953, Gilbert, comte de Chalons et gendre du roi Raoul, émit des prétentions sur le Nivernais. Il prit Nevers et l'incendia. Le fait est rapporté dans les « Ann. Nivernaises » et les « Ann. Misciancenses ». Gilbert mourut en 956 et Séguin II en 960.

## Otton, duc de Bourgogne

A la mort du roi Raoul, en 936, le duché de Bourgogne fut divisé entre trois compétiteurs : Hugues le Grand, Hugues le Noir et Gilbert. Nous avons vu que ce dernier revendiquait le comté de Nevers. Lorsqu'il mourut, en 956, sa fille Liégerard eut comme tuteur Hugues le Grand qui la maria avec son fils Otton. En 960, le roi Lothaire donna la Bourgogne et le Nivernais à Otton qui lui en rendit hommage et les gouverna jusqu'à sa mort, en 965.

## Henri le Grand

A la mort d'Otton, les seigneurs bourguignons proclamèrent duc Henri le Grand, frère d'Otton et d'Hugues Capet, ce qui amena une protestation du roi et de troubles qui se prolongèrent pendant dix ans. Finalement le roi Lothaire dut céder et subir l'influence des Capétiens.

Henri conserva le duché jusqu'à sa mort, et administra directement le comté de Nevers, tant que ce territoire ne fut pas détaché de la Bourgogne, c'est-à-dire jusqu'en 989.

Henri avait épousé Gerberge de Chalons, veuve d'Albert, duc de Lombardie. Le duc de Bourgogne n'ayant pas d'enfant, adopta Otte Guillaume, fils de sa femme et lui donna l'administration du comté de Nevers.

Henri assista au testament de Roçlène, évêque de Nevers, en 986. On y voit sa signature à côté de celles des évêques d'Auxerre et d'Autun, de Guillaume, comte, Gilberte, comtesse et de Landri « illustre chevalier ».

(A suivre)

A. DESFORGES.

# Quelques livres...

Marcel AUBERT et Jean VERRIER

L'Architecture française des origines à la fin de l'époque romane.

La collection d'encyclopédie Alpina nous avait présenté un remarquable ouvrage sur la sculpture romane qui plaçait Marcel Aubert au tout premier plan des connaisseurs. Les éditions d'histoire et d'art en nous apportant cette nouvelle étude composée en collaboration de Jean Verrier, nous révèlent les techniciens, les techniciens un peu trop techniques cependant, car nous aurions aimé un ouvrage où le document fut plus digeste. Néanmoins ce livre doit intéresser le Nivernais pour autant qu'il l'initie à l'art roman si richement représenté dans la région. Les éditions ont conservé la bonne formule de divulgation par la photographie mais les auteurs ignorent-ils l'église Saint-Etienne de Nevers, merveille de l'école d'Auvergne, pour qu'ils ne lui accordent aucun croquis ?

Pierre FOIX

L'influence du caractère sur l'écriture. (Editions « Tallandier »).

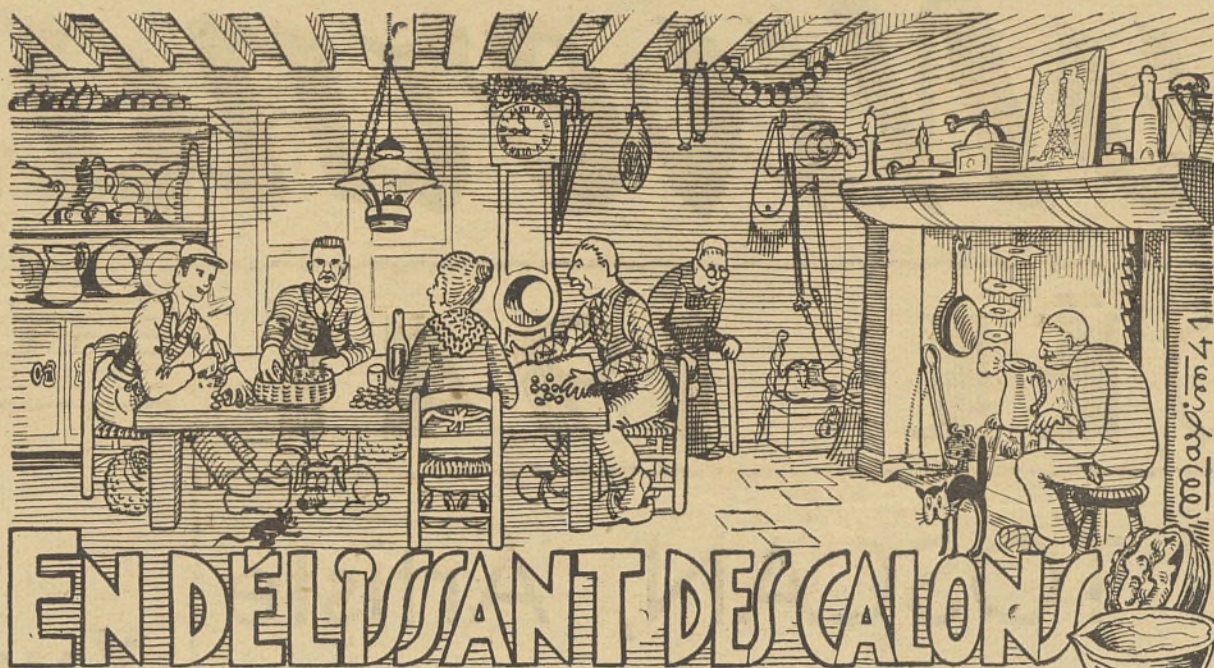
Voici un livre à l'usage des sceptiques. La bonne formule : divulgation par l'exemple, sous un format pratique et bon marché. Si Crépeux, Jamin et Salsberg n'ont pas réussi à nous approcher de la graphologie par leurs traités trop scientifiques, M. Pierre Foix convaincra les plus crédules. « Le caractère a-t-il réellement une influence sur notre écriture ? Il ne faut pas en douter, car notre cerveau, centre de toutes nos impressions, déclenche nos mouvements et nos gestes et l'écriture n'est pas autre chose qu'un mouvement

Paul MORAND

L'homme pressé. (Editions N.R.F.).

Décidément, M. Paul Morand est plus un chroniqueur qu'un romancier. Son homme pressé, si pressé qu'il est insaisissable, a le seul mérite d'assembler sous forme de roman une série de chroniques. Discussions sur l'art, sur la nature, sur l'amour, qui rappellent l'auteur du réveille-matin et de l'homme maigre. De Paul Morand subsisteront les voyages et les essais plus que les romans et l'ère qui, par ailleurs était meilleur que ce livre. N'est-ce pas l'histoire de Pierre Niox qui désire faire accoucher sa femme avant terme ? S'il ne s'en dégageait une philosophie très moderne nous dirions que l'auteur, comme son héros, fut trop pressé de se faire éditer.

Jean PLANCHON.



# ENDELISSANT DES CALONS

Par Georges BLANCHARD.

Sous le titre « En delissant des calons », nous commençons, dans ce numéro, une nouvelle série de poèmes patoisants de l'auteur de « Siété su ma Béroquette ». Nul doute que cette nouvelle œuvre de Georges BLANCHARD sera suivie avec intérêt par nos aimables lecteurs.

L'illustration du titre ci-dessus est due à la plume de Maxim LEVEILLÉ. P. N.

## L'YABE ET SES CORNES

L'vieux pée Eumabe, avec maîtrise,  
D'en chiqu'naude envouéya sauter  
Les grains d'tabac restant d'sa prise  
Et commença par raconter :

« Un souer l'homme à la Farfouillée,  
Qu'j'avins baptisé l'Mallatlé,  
Rentrat seul après la veillée  
Qu'il avait passée au Chat'let.

L'Chat'let, faut vous die, est c'té ferme  
Bâtie à la corne du boués,  
Où d'meurint dépis l'dargnier tarme  
Les enfants du Jean-Louis Duboués.

I sortait d'cheux du parentage  
Qu'la Farfouillée avait bouédé  
Après éne histouère éd' partage  
Mais l'temps avait tout rac'modé.

Guill'ret, flûtant à parde haleine,  
L'Mallatlé r'vénait don cheux lui  
La pans' garnie et la têt' pleine  
D'chansons à la mod' d'aujourd'hui.

I vouéyait, dret d'vant d' lui, soun ombre  
Qui dansait au miyeu du ch'min ;  
Dans l'ciel des clous brillint, sans nombre,  
Annonçant l'biau temps pou l'lend'main.

Tout semblaît dormi su la terre...  
Un jour passait d'vie à trépas ;  
L'silence étendait son mystère...  
L'gars n'percevait qu'le bruit d'ses pas.

Quand en arrivant vers la sente  
Qui mène au Rond-du-Grand-Pendu,  
Il entendit én' vouex perçante  
Criant : « Ohé, l'homme... Où va-tu ? »

Au d'ssus d' lui ricanint des chouettes...  
Un moument i resta saisi  
Avant d'démarrer : « Qui don qu'v'ouêtes ? »  
En s'sentant dév'ni éramouési.

Aussitôt én' forme incréyabe  
Sortut du boués, l'corps tout brulant...  
Et l'Mallatlé r'connaisant l'Yabe  
Fit l'sign' dé croux en s'arculant.

Mais l'Malin dit : « N'craîns pas ma flamme  
Et rengaine un peu ton pater !  
J'vins sèment pou chorchér én' femme  
Qui vourait ben m'suivre en enfer.

J'seus las d'la mienne... A d'vint tout' flogue...  
Son corps est roussi par l'miyeu ;  
Si té m'trouv's én' poupée en vogue,  
J'laisserai ta p'tie âme au Bon Yeu ! »

« Vieux Malin, j'vas t'fée én' bounn' force ! »  
S' dit nout' gars en réfléchissant  
Qu'la Farfouillée atait én' gorce  
Au corps toujours appétissant.

En fasant semblant d'être en peine,  
I répondit, l'cœur plein d'émoué :  
« Si té veux én' femm'... prends la mienne,  
En pour tout c'qué té f'ras pour moué ! »

L'Mauvais en r'boula d'la pernelle...  
— I n'connaisait pas l'Mallatlé  
Et ben moins encor sa fumelle —  
En point d'temps l'marché fut baclé !

Pis l'Yabe en sautant su les bornes  
R'gan-gna l'enfer, d'ses pieds crochus...  
C'est d'pis c'temps là qu'il a des cornes...  
Et qu' l'Mallatlé n'en a pus !

## AUX SOUSCRIPTEURS DE « SIÉTÉ SU MA BÉROUETTE »

Par suite de la fermeture de l'imprimerie, du 21 décembre au 4 janvier, le volume « Siété su ma Béroquette », qui devait sortir des presses avant la fin de l'année, ne pourra être terminé que le 15 janvier.

Nous nous excusons infiniment de ce retard qui ne nous est point imputable.

Les Editeurs.

# A L'HOTEL DU LION D'OR

Petit roman de Jeunesse et d'Histoire

(vers 1900)

dans le cadre

de Vézelay

par RAOUL

TOSCAN

(Suite)

AMES SIMPLES

La sincérité monte à mesure qu'on boit,  
L'estomac s'illumine et le vrai cœur se voit.  
Pourquoi donc le renier ce gîte, cet axe  
De la gaité frondeuse, oui, l'auberge, qu'on taxe  
D'un tas de vilains noms parce que son public  
A des callus aux mains, des airs de porc-épic,  
Et qu'il a bientôt fait, en restant bonne bête,  
De lâcher un « Cambronne » à celui qui l'embête ?  
Simplex, cachant le rêve et l'or sous vos haillons,  
Combien je vous préfère au clan des bourgeoillons  
Qui, copiste sans art des empois de Cambridge,  
Cultive, au « Grand Café », la dignité du bridge.

« — Bonjour mon vieux, mais oui, tu peux me tutoyer  
M'appeler par mon petit nom et déployer  
Sans crainte ton jargon. Je ne suis pas bégueule.  
Vas-y, sois rigolo, familier, fort en gueule,  
Que m'importe ! mais reste toi. Que le pichet



Dessin de Maxim Léveillé

De vin fasse tous tes bons mots se dénichier ;  
Tiens, le merle remet des sifflets dans sa cage  
Et le chat et le chien disent : qui donc saccage  
Ainsi notre torpeur ? Tant pis. Va donc briser  
Le rêve de la Lise avec un doux baiser,  
Elle te giflera, mais reprend sans vergogne  
Pour couper son discours : apporte du Bourgogne !  
A la tienne ! Et le vin, le vin pimpant et frais  
En vous coulant son or met l'esprit en progrès.  
Auberges dont le feston des vertes tonnelles,  
Tremblantes de bourdons et fleurant la prunelle,  
Font un décor pour l'Ami Fritz, j'aime, le soir,  
Les mots naïfs de ceux qui sont venus s'asseoir,  
Quand l'éclair de chaleur essaye ses paraphes,  
Trouver attendrissant l'air de ton phonographe...  
Auberge où passe encor l'ombre de Rabelais

# La Mort de l'Imagier

CONTE DE NOEL

« Quel froid, père Alain, vos doigts vont geler sur la pierre ! »

« Mais non, petit, le désir d'aboutir et l'ardeur au travail valent les meilleures brassières. Faut-il donc froid d'ailleurs ? »

« Père Alain, souvenez-vous du gros rhume que vous avez attrapé l'autre jour à prolonger ainsi vos travaux. La bise de Loire rend la place malsaine en cette saison ; sur votre échafaudage elle vient vous frapper dans le dos. Prenez garde ! Coup de froid sur coup de froid vous conduiront à l'infirmerie des moines et vous vous morfondrez à ne plus voir votre Vierge. »

« Tu ne sais pas, petit, ce qu'est un imagier. Quand je suis avec ce monde de statues je ne m'appartiens plus. Les morsures du soleil, le froid, la neige m'importent peu. Je suis avec Elles, comprends-tu ? et je crois bien que si tu ne venais de temps en temps, me rappeler aux réalités de ce monde, on me retrouverait le matin, après quelque rude nuit, figé de froid, la barbe de pierre, faisant corps, comme pour signer mon œuvre, avec les êtres que tu vois là. »

Et Alain abandonnant le jeune frère Bertrand, se courba sous les voussures du portique et remit en action son ciseau.

La magnifique façade de l'Eglise de La Charité-sur-Loire, telle que l'avait conçue le prieur architecte Gérard, défunt depuis quatre ans, était sur le point d'être achevée. Sur cette fin de l'année 1106 tous avaient poussé fébrilement les travaux, car une grande nouvelle était arrivée de Cluny. Le pape Pascal II étant l'hôte de l'Abbaye avait consenti à s'en aller consacrer la « fille aînée » de l'Ordre, cette splendide basilique de La Charité à laquelle, depuis des années, on accordait tous les soins. C'est pourquoi en cette veille de Noël, chacun supposant qu'un message pouvait surgir d'un moment à l'autre annonçant la venue du Saint Père, un louable zèle avait gagné tout le monde.

Mais il se faisait tard et, maintenant, le père Alain était seul à rester au chantier.

Sous la montée des deux grands clochers fermant la façade, cinq portails s'ouvraient sur la nef. Ceux-ci s'ornaient de linteaux et de tympanaux contenant l'Histoire de la Vierge à qui l'Eglise était dédiée. C'est au dernier tableau, le triomphe final, que l'Imagier travaillait, absorbé dans le feu des réalisations suprêmes.

À la pointe du ciseau il précisait les plis d'une mante, galbait les colonnes du lit ou la Vierge s'étendant, éveillait un sourire sur des visages trop sombres. Il songeait à présent à la richesse d'une polychromie savamment répartie, à l'adjonction de perles de couleur dans les couronnes et même aux creux des prunelles. Dans sa méditation il ne vit point s'éteindre le jour et la neige tomber soudain en bour-

rasque. Alain, à genoux sur les planches, courbé sous les arceaux, caressait la pierre neuve de ses doigts devendus gours.

« Il faut finir ce soir », disait-il, secoué de frissons. Il s'était allongé sur les toiles, laissées par les tâcheurs, pour mieux distinguer ses chères images et son haleine fumante semblait distribuer sur elles un peu de bienfaisante chaleur. On eût dit qu'il craignait qu'elles eussent froid, elles aussi et ce désir de leur donner vie voletait aussi, doucement à leurs entours.

Il resta dans la nuit, seul, longtemps, si longtemps que, les bises glaciales accomplissant leur œuvre, il finit par s'endormir.

Il ouvrit faiblement les yeux lorsque le grand clocher, au pied duquel il était blotti vint à vibrer des cloches annonçant la messe de minuit. Il semblait que les sonneries, en se glissant le long des pierres, se répétaient jusqu'à la chair pantelante du pauvre tailleur d'images.

Mais celui-ci n'entendit pas seulement le bourdon des tours majeures et la voix argentine du clocher octogone à la croisée du transept, il vit aussi, dans le ciel redevenu élément, s'allumer d'étranges lueurs. Les étoiles s'étaient agrandies au point de se dessiner en branches rayonnantes suivant la vision chère aux enlumineurs. Leur lumière se projetait sur un groupe de pauvres gens qui, avec leurs chiens, leurs moutons, leurs bâtons noueux, leurs humbles bissacs et leurs fûteux, montait, lentement, auprès d'Alain stupéfait.

Il tourna la tête attiré par une autre clarté, rose celle-ci et plus étrange encore que celle des étoiles. Sous un précieux baldaquin à courlines plissées, dans un lit piqué d'escarboucles, une belle personne semblait reposer. Un sourire d'extase éclairait son visage. Et son regard enveloppait, plein de tendresse, ces hommes des champs qui venaient la saluer.

Dans une corbeille veillée par un âne et un bœuf attentifs, un enfant, le chef ceint d'une clarté dorée, souriait aux anges. car il y avait des visages aussi — Alain les voyait maintenant — qui froiaient, de leurs longues ailes de mouettes, ce décor tout à la fois somptueux et rustique, secouaient des encensoirs, déroulaient des rubans de parchemin où s'inscrivaient des notes d'allégresse et semaient partout comme les enfants de chœur aux processions, des parfums suaves et des pétales de roses.

Alain émerveillé n'avait plus de regard que pour la Vierge et son Jésus. L'un et l'autre d'ailleurs lui étaient familiers. Il les reconnaissait. Il lui semblait, confusément, qu'il les avait toujours connus. Un détail d'orfèvrerie fixa soudain ses souvenirs. Ce collier, c'était lui qui l'avait ciselé, et lui encore qui avait ouvragé ce baldaquin et plissé ces courlines...

Une seconde volée de cloches fit, à nouveau, trembler l'édifice. Mais celle fois on eût dit que les sonorités éveillaient d'autres formes dans le ciel et que chaque coup de battant sur les conques de bronze faisait naître des marguerites, des lis, de pâles étoiles, des anges tout blancs, une neige d'anges, dont les troupes, différemment diaphanes mais toujours augmentées finirent par peupler la nuit...

Le père Bertrand leur ayant manifesté sa surprise de l'absence à la messe de l'imagier :

« — Où donc est le père Alain ? demandèrent les moines d'une seule voix. — Voyons, voyons, où peut-il être ? Frère Bertrand ou l'avez-vous rencontré pour la dernière fois ? Sur son échafaudage ? »

« ...Mais une heure après il ne paraissait plus y être et j'ai pensé qu'il en était descendu. — Malheureux ! Mais le froid a dû le saisir et si, de la place, vous ne l'avez pas vu debout près de son œuvre, c'est qu'il était tombé peut-être ! »

Munis de lanternes ils traversèrent la sarabande des flocons et rejoignirent le chantier où ils découvrirent, au plus haut du plancher, sous un sautoir de neige, le père Alain, allongé et sans souffle.

Comme on s'empressait auprès de lui, le frère Bertrand ayant levé sa lanterne, éclaira la sculpture et ne put réprimer un cri de surprise :

« Oh ! regardez. Rien n'était achevé tout à l'heure, et maintenant... quelle merveille ! »

Les visages des statues avaient pris un accent de vérité qui tenait du prodige. La peinture avait magnifié la pierre blanche. Des étoiles d'or étaient piquées sur des fonds d'un bleu profond. Des verts pistache, des rouges royaux, des jaunes safran faisaient les costumes rutilants. Un argent lunaire glissait sur l'aile des anges et les pierres précieuses qui bordaient les aréoles s'irradiaient en milliers de feux à la clarté mouvante des lanternes.

Mais comment a-t-il pu faire cela si vite ? Au soir tombant il n'avait rien commencé ! — Mon fils, dit un vieux moine, les nuits de Noël sont souvent marquées d'un miracle. La Vierge, que nous avions dessiné d'honneur dans ce relief, a dû permettre à ses célestes troupes de terminer l'œuvre qu'abandonnait notre ami. Son heure était venue, mais quelle dut être douce son envolée ! Devant le témoignage de cette intervention providentielle, sa fin inattendue est pour nous l'occasion de louer une fois de plus le Seigneur... N'y manquons pas. Prions... »

Il y a quatre ans, en ce même décembre, Gérard, à qui nous devons cette basilique, s'en allait rejoindre les Saints. Reconnaissons par là, mes frères, que l'artisan au cœur fervent est toujours le plus près du ciel. Raoul TOSCAN.

Parmi tous les ribauds faiseurs de virelais, Buveurs, batailleurs et paillards, auberges sombres Où la nuit, aux quinquets, viennent flotter les ombres De Billaut, de Mathieu, suivant, le verre en main, L'habit, moins rouge, de mon oncle Benjamin, Fantômes qui disaient qu'il était bon de boire ! Auberge aux pampres d'or, je ressonge à ces gloires Sur vos tables, parmi vos joyeux échansons, Lorsque j'écris mes vers qu'on prend pour des chansons.

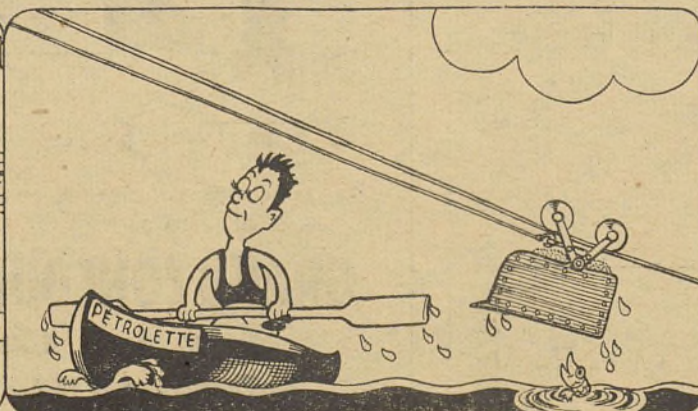
J'écrivais en effet, pour acquitter ma dette, Des vers, vous pensez bien, adressés à Doodette, Quand Paul, garçon d'hôtel, ayant de l'entregent, Vint me remettre un pli marqué d'un gros argent. « — Le chauffeur... l'auto rouge et le mot sans réponse... J'ai laissé là, torchons, plumeaux et pierre ponce Et je suis venu, vite, apporter à Monsieur... — Paul tu es un garçon qu'auraient aimé les dieux. C'est l'Amour qui t'envoie — et je te remercie ! » Je lus. Et, dans mon cœur d'orage, une éclaircie, Que dis-je une éclaircie ! un arc-en-ciel s'ouvrit. Doodette m'écrivait, en m'appelant « chéri » : « Mon père a pris le train. Je brûle mes cartouches. On ira vous chercher. Ne soyons plus farouches. Dans l'ombre du château vous aurez mes deux mains Et nous pourrions causer... A demain ! à demain ! » Vite, allons à l'hôtel pour boucler ma valise. Soyons prêt !... « — Eh ! combien vous dois-je, belle Lise ? »

(A suivre)

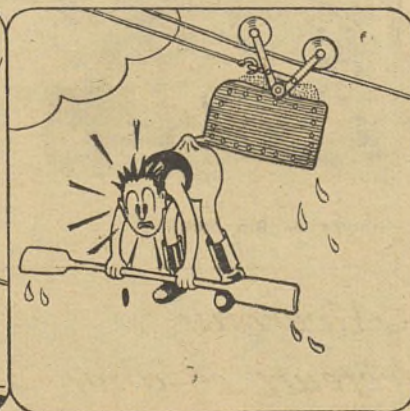
# MOTARD VICTIME DES SABLES MOUVANTS — Film sonore et musical, par MAXIM



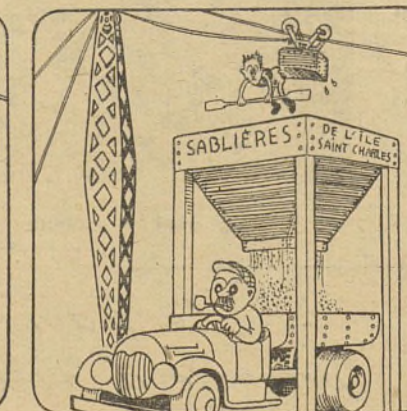
— Motard en canoë... C'est pas si bête, puisqu'une moto ne va pas sur l'eau... — Va petit mousse, le vent te pousse...



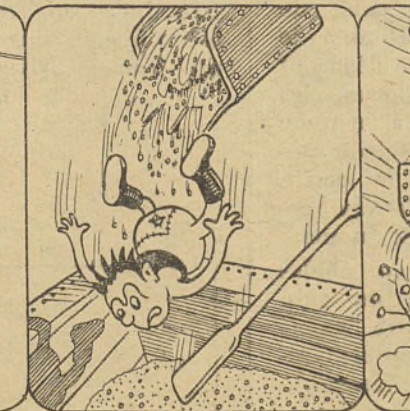
— Ah ! se laisser glisser au fil de l'onde, Rêver à de lointains voyages, Se sentir transporter vers des rivages inconnus...



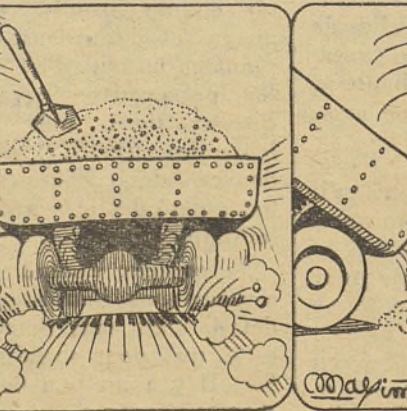
— Hé là !... je suis nager mais pas voler !...



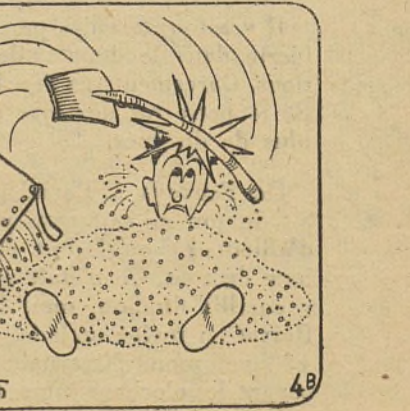
— De là-haut, s'il fait beau... (Air connu).



— Départ pour le voyage au centre de la terre !

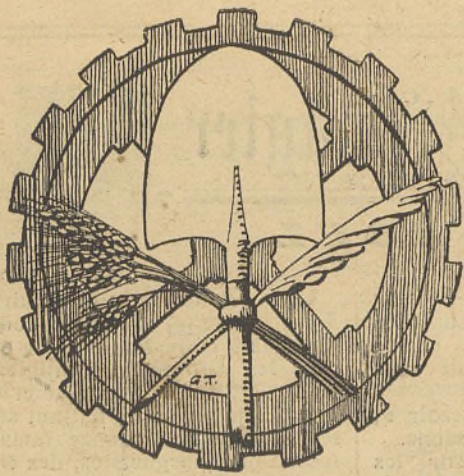


— J''ai vu porter en terre... (Air connu).

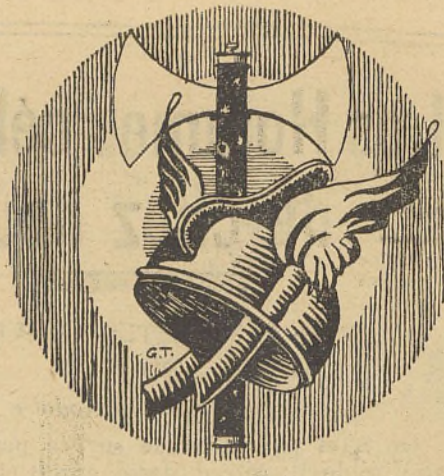


— Dans cette Loire, on ne se méfiait jamais assez des sables mouvants !





# Le Pays Nivernais



## NOËL 1941

Crayons et...

### REX BARRAT

LES visages me disent beaucoup et je lis dans les yeux. Celui de Rex Barrat est sculpté en figure de proue et ses yeux mordorés sont chargés de rêve. Par instant ils se fixent comme pour une longue méditation et il semble qu'on y voit passer des ciels nuageux, des



lumières d'automne, des horizons illimités car, en vérité, ce regard attentif paraît chargé d'espace et refléter des couleurs. C'est le regard d'un peintre et d'un jeune homme qui, à la fois, chose rare, sait rire avec franchise et réfléchir avec sagesse.

Rex Barrat est un peintre. Déjà fort apprécié dans son Pays, comme Ailleurs, il deviendra, vous pouvez m'en croire, un très grand peintre.

Je connais Rex depuis longtemps. Je l'ai vu aux côtés de son maître Claude Rameau, la palette à la main et brossant des études pleines de promesses. Il n'avait pas vingt ans et son maître qui, par prudence, devant l'intéressé, réservait ses paroles, s'affirmait, auprès d'autres, content de lui.



NEVERS SOUS LA NEIGE, peinture de REX BARRAT

Rex Barrat est né à Varzy les premiers jours d'avril. Les pompiers commençaient à rosir et les oiseaux chantaient dans les buissons qu'un artiste venait de naître. Qui aurait pu l'affirmer autres qu'eux ? L'art, dans la famille de Rex, ne s'était pas manifesté jusqu'à alors sous l'aspect pictural. Mais, non loin de la maison paternelle s'élevait l'huys de Garcement.

Et Garcement s'intéressant à ce gosse qui venait le regarder peindre avec respect le fit dessiner et lui offrit, au jour de l'an, une boîte de couleurs.

Il y a toujours des parcelles de féerie dans le départ des vocations. Garcement fut l'enchantement. Et le petit roi dès lors ne cessa plus de dessiner.

On l'envoya à Paris, puisqu'il est dit (on ne sait trop pourquoi d'ailleurs ?) qu'il doit être à la base de tout. Ce n'était que pour y cueillir du bon, mais le jeune Barrat en revint malade. Il cria : « Vive mon Nivernais ! » en voyant les clochers jumeaux de sa ville.

Pourtant à cet atelier Canard où j'ai passé moi-même bien des

lustres avant lui, notre compatriote avait acquis d'excellents principes. Mais il lui manquait encore beaucoup de choses pour faire un peintre.

C'est alors qu'il rencontra Claude Rameau. Rencontre heureuse, providentielle. Rameau est non seulement un grand artiste, mais un philosophe de race et un lettré. Jeune homme il traduisait Virgile à livre ouvert... Ces choses-là servent, car tout se tient en art. Le « peintre de la Loire » avait des bases sérieuses pour étudier son élève. Claude est plein de scrupules. Il ne voulait pas lancer dans la voie difficile des arts quelqu'un qui n'aurait eu toutes les aptitudes requises. « Je vais vous faire travailler, dit-il honnêtement à Rex, et, au bout de trois mois, je vous dirai ce que j'en pense ».

Rex Barrat demeura trois ans aux côtés de Claude Rameau. Celui-ci, ce beau temps passé, l'engagea à voler de ses propres ailes et à dégager son originalité dans les splendides vaux de l'Yonne et les marches du Morvan.

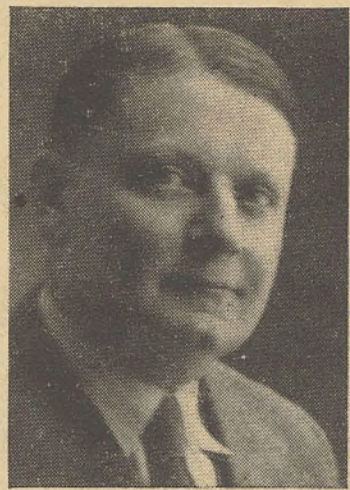
Les résultats ne se firent guère attendre. En 1935, Rex Barrat ayant vingt ans, le Salon de la Nationale des Beaux-Arts accrochait en bonne place sa « Loire à Paimboeuf » et « Saint-Joachim en Brière » et « Saint-Joachim en Brière ». La même année, un « coin de Varzy » entra au Salon d'Automne.

Dès lors ses expositions à Paris ne cessent plus. En province aussi. Le « Groupe de Nevers », qui a montré les premières toiles de notre ami, enregistre à son actif les achats du Conseil Général de la Nièvre et d'amateurs avisés. En 1940, après ses envois ininterrompus et toujours plus remarquables chaque année, Rex Barrat est nommé membre associé, titre fort envié, au Salon de la Nationale.

### Raoul TOSCAN, Artiste

RAOUL Toscan (Charles Brun) se destine d'abord aux Arts. Famille d'artistes. Arrière-grand-père : architecte ; son oncle et parrain (le frère de sa mère, née Girault, à Cosne (Nièvre) : Charles Girault, architecte du Petit Palais des Beaux-Arts à Paris, qui deviendra membre de l'Institut ; son frère : professeur de dessin.

Après son passage au Lycée de Nevers, où il prépare son concours d'admission, Charles Brun est reçu à l'Ecole Nationale des Arts Décoratifs de Paris. Y reste deux ans. Diplôme d'études. La maladie l'éloigne de Paris. Son action, dès lors, se déploiera dans son Pays Nivernais (La Charité-sur-Loire) et il complètera son éducation artistique en de nombreux voyages qui, dans la suite des années, le conduiront en Italie, en Egypte, en Palestine, en Grèce, où il rêva sur l'Acropole !...



Se donne à la décoration. Thèmes très variés. Ornementation basée sur l'étude minutieuse de la Flore et de la Faune de Chez-Nous. sa parenté avec le chanoine Troufflout, naturaliste, qui herborisa avec Jean-Jacques dans le Val de Loire y étant bien pour quelque chose. Paysages à l'aquarelle de sites et monuments du Nivernais. Illustrations qui se dispersent dans les publications les plus diverses : (Revue, Journaux, Guides, Poèmes, etc. Une collection, éditée par Arvean, de Prémery, sur les vieux recueils de La Charité-sur-Loire). Puis vers vingt-six ans découverte de la Bretagne (qu'il n'avait fait qu'entrevoir jusqu'alors) durant de longs et fréquents séjours dans la presqu'île de Quiberon. Y ayant conduit bon nombre de ses compatriotes dont le premier fut le poète Jules Boisville, il la fait connaître aux Nivernais qui, bientôt, adopteront cette région si pittoresque comme lieu préféré de leurs villégiatures estivales.

Charles Brun s'est inscrit parmi les premiers membres du « Groupe d'Emulation Artistique du Nivernais ». Il expose à presque toutes ses présentations. Le Département lui achètera successivement deux aquarelles de Bretagne qui ornent actuellement la salle du Conseil Général de la Nièvre.

Parallèlement à son œuvre picturale, notre compatriote écrit. Son premier article, signé Charles Brun date de 1905. Mais il s'aperçoit qu'un autre Charles Brun, son aîné, qui deviendra plus tard son maître et ami, se consacre à l'action régionaliste. Nécessité de changer de nom. A la suite d'un voyage en Corse, le Nivernais Charles Brun signera désormais ses écrits Raoul Toscan. Mais, durant quelques années encore, il conservera son véritable nom pour signer ses aquarelles et pour entrer dans la carrière du professorat de dessin qui le fera enseigner successivement en

Normandie, en Provence, puis en Egypte où il restera deux ans. C'est au Lycée d'Alexandrie et au Cours particulier, qu'il fonde dans cette ville, que ses travaux d'élèves, présentés par lui à l'Exposition de Beyrouth, obtiennent une des plus hautes récompenses : la médaille d'or.

Après la guerre 14-18, durant les dernières années de laquelle il est mobilisé, Toscan, sur le conseil de sa famille, fait, en 1919, une exposition particulière de ses œuvres à Buenos-Ayres (capitale de la République Argentine) sa ville natale. Ce sont des aquarelles bretonnes et nivernaises qu'il y présente. Saluées par la presse de Buenos-Ayres en de longues critiques, elles intéressent un riche amateur qui les acquiert en totalité, ce qui permettra à notre ami d'installer à Quiberon la modeste maison de pêcheurs où il passera désormais les étés et qu'il baptise Ker-Toscan (Ker en breton veut dire maison).

Mais le goût d'écrire finit chez lui par surpasser le goût de peindre. D'ailleurs sa santé déficiente ne lui permet plus le séjour dans les pays chauds. Sa province maternelle l'attire. C'est là qu'il veut rester.

Son entrée à la Bibliothèque de Nevers l'oblige à choisir. En sus de ce nouveau travail auquel il donne le meilleur de son temps, il ne peut, en effet, mener à bien la double activité de peintre et de l'écrivain. Il n'en conservera qu'une : celle qui le poussera toujours à mettre en valeur, sur le plan intellectuel et historique, son cher Nivernais.

Cependant son éducation artistique continuera de se montrer sur plus d'un point comme en plus d'une initiative. C'est elle qui l'incite à créer à la Bibliothèque de Nevers le fonds d'Iconographie nivernaise qui groupe présentement plusieurs milliers d'estampes, cartes, gravures, photos, dessins, portraits, etc. C'est elle qui le conduit à soutenir de sa plume une grande quantité d'artistes et de manifestations artistiques du Pays. On se souvient de ses critiques d'art sur les Expositions de Terroir, les Salons Nivernais. On lui doit les premières études sur Fernand Chalandre, sur l'Ecole de la Gravure sur Bois nivernaise, sur Auguste Berthault, Jean Georges, Alix Marquet, Paul de Lassence, sur le centenaire du statuaire Jean Gauthier, sur Claude Rameau, sur Louis Charlot, etc. Ami des Jeunes il soutient de tous ses efforts des nouveaux venus de talent : Etienne Gaudet, Rex Barrat, Georges Prestat, et le dernier, ce dynamique et pittoresque créateur de dessins animés : Maxim Léveillé.

Rappelons la part importante qu'il accorde, dans ses livres, à l'illustration. Avec ses Poèmes du Clocher, Chalandre présente ses premiers bois gravés d'illustration. Toscan pousse à cette même activité le peintre André Favory avec Le Berger, Etienne Gaudet à l'illustration documentaire avec les Mariniers de la Loire, Maxim Léveillé à de fantaisistes bandeaux avec L'Hôtel du Lion d'Or, etc. Dans les revues et publications variées bon nombre d'artistes du terroir commentent ses textes : Fernand Maillaud, Paul Devaux, Louis Mohler, Hervé Saint-Cosme, A. de la Fargue, Maurice Réfif, etc., etc.

On peut dire que, malgré les apparences d'un certain abandon, la jonction des Arts et des Lettres n'a cessé de se maintenir dans l'œuvre de Raoul Toscan.

GAUTRON DU COUDRAY.



LE MARCHÉ A VARZY, peinture de REX BARRAT

De surcroît, Rex Barrat comprend admirablement nos vieilles cités ; ses clochers de Varzy, ses rues discrètes, ses places de ville où le soleil poudroie sont comme ses valons d'automne, ses eaux grises entre des rives neigeuses, ses crépuscules attendris sur l'ossature des arbres, des visages de premier ordre.

Lorsqu'on songe que cette œuvre, si abondante déjà et si remarquable, est celle d'un jeune fort éloigné encore de la trentaine, on est bien forcé de convenir qu'en Niver-

nais du moins, de beaux avenirs se dessinent chez certains de la génération qui monte.

D'une façon générale les anciens ont trop tendance à juger celle-ci en bloc. Il convient de discerner avec prudence, mais d'ores et déjà, la jeune Ecole de Peinture française s'honore de compter en son sein le Nivernais Rex Barrat. Nous avons le droit, sans réticence, de nous en réjouir avec elle.

Raoul TOSCAN.

...Pinceaux

### Yves MOISAN

J'AI entendu parfois regretter que la palette de Martin des Amoignes n'ait pas été reprise par quelqu'un de Chez-Nous. Paul Martin — le portraitiste sincère, l'amoureux de l'Île-de-France, le gourmet de saveurs natures-mortes, mis à part — fut, en effet, un peintre essentiellement Nivernais, plus spécialement encore, en sa maturité d'artiste, le peintre de cette région injustement délaissée : les Amoignes, à laquelle il sut si bien s'incorporer qu'elle finit par auréoler son nom plébéien d'une sorte de noblesse terrienne. Car si notre Province compte parmi ses illustres, des marins, des soldats, des diplomates, voire des explorateurs, la grande majorité de ses enfants reste « des racinés ».

Il y eut donc, après la mort de Martin des Amoignes une éclipse importante du paysage nivernais ; raison toutefois insuffisante pour se visser dans l'orbite un verre fumé et clamer à tous les échos qu'une aurore ne viendra jamais. Or voici que, déjà, une aube semble poindre. Souhaitons que le jeune Moisan ne déçoive point les espoirs mis en lui par ceux qui suivent, depuis quelques années, son évolution lente, étudiée, têtue.

Entendons-nous. Il ne s'agit pas de dire à l'artiste : « Mon cher ami, vous paraissez doué pour le paysage champêtre, inutile donc de vous décarcasser, commencez par rajourner le bon Martin des Amoignes ; plus tard, si le succès vient, vous adapterez au goût moderne les toiles d'Hanoteau ; et la pièce sera jouée ». Non, ce serait donner, là, un bien mauvais conseil à un artiste ayant déjà fait preuve de volonté et de vision personnelle. Au surplus, je crois être, en écrivant ces dernières lignes, d'accord avec Moisan, avec qui je relisais récemment les avis très sages de Karl Robert dans son « Traité pratique de la peinture à l'huile » :

Moisan vint à la peinture à l'huile, dans laquelle il devait trouver aussitôt plus de facilités, plus de moyens d'expression pour réaliser ses concepts.

Vieilles églises, petites fermes perdues dans les terres, manoirs enfouis sous le lierre, guidèrent au début ses pinceaux. Puis les



collines bleutées du Morvan, les arbres en leurs métamorphoses saisonnières, les eaux surtout avec les reflets d'un sous-sol herbeux ou sablonneux, des arbres, de la lumière et des nuages, avec la munificence décorative des plantes aquatiques, l'attirèrent et surent le retenir.

La force principale de Moisan est qu'il aime à travailler sur nature. Reprendre le même sujet ne le rebute pas ; toutefois ne vous y trompez point, l'angle de vision n'est jamais absolument le même, la lumière diffère ; variations légères en apparence, profondes en réalité, génératrices de recherches nouvelles qui affinent sa sensibilité, assurent son métier, enrichissent sa palette.

Coulanges-les-Nevers, avec ses calmes et charmants sujets d'eaux et de prairies fut son grand béguin de l'année qui s'écoule ; les reflets de l'eau, les brouillards légers irisant la vie frémissante des arbres, lui ont inspiré des



COULANGES-LES-NEVERS, Paysage de Y. MOISAN, 1941

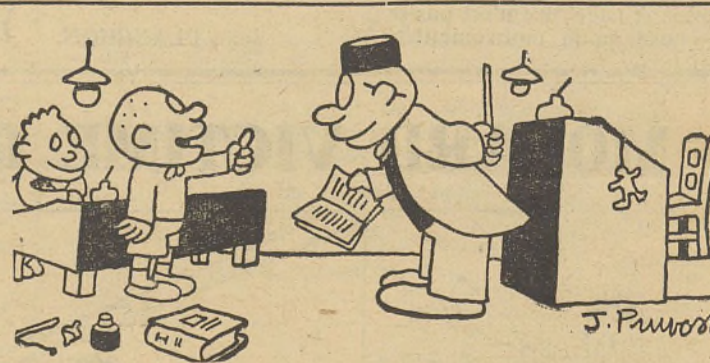
« Ne copiez point les anciens tableaux, et si vous allez au Louvre, que ce soit pour étudier leurs procédés, pénétrer leurs secrets d'arrangement et de goût si vous le jugez convenable, pour les discuter en un mot, non pour les imiter ».

C'est après avoir étudié l'aquarelle à l'Ecole des Arts de Nevers, avec Berthault, la décoration à l'Ecole des Arts de Lyon, que

œuvres solides et déjà travaillées qui le sortent largement de l'amateurisme.

Puisse l'artiste, sans pour cela lui conseiller de rétrécir sa vision, de spécialiser étroitement son inspiration, garder ce goût, qui semble naturel chez lui, pour la nature sans fards, éternelle et diverse.

G. THURIOT-FRANCHI.



— Je ne sais pas la date de la bataille de Marignan, mais je peux vous dire celle du

### GRAND CONCOURS REFERENDUM sur les Causes de la Dénatalité Française

Il sera clôturé le 31 Décembre

Le Pays Nivernais présente à ses lecteurs et amis ses meilleurs vœux pour 1942